

En suivant l'une des pistes amorcée par Jean-Pascal Dubost dans son introduction, je citerai une autre pensée de Cioran selon laquelle « on n'habite pas un pays on habite une langue ».

J'ai longtemps habité la langue française. Comme un pays à découvrir.

Lorsque je suis arrivée, les ami.e.s autour de moi écoutaient Higelin, Gainsbourg, Renaud, qui parlaient trois langues différentes en une et dont je ne comprenais pas grand-chose sinon que je voulais comprendre, je voulais les saisir toutes ces langues en une. Avec gourmandise. Certains mots qui en italien portaient le poids de l'interdit et de la honte en français sonnaient neufs, dépourvus de connotation. Les mots étaient en liberté.

Entrer dans la langue française ce fut pour moi une véritable conversion : « en passant une frontière, l'étranger avait transformé ses malaises en socle de résistance », comme l'écrit Julia Kristeva dans l'introduction de *Étrangers à nous-mêmes*.

Je dé-laisais l'italien derrière moi. Et une Italie plombée à la jeunesse sabordée par la répression policière, le terrorisme d'état, la lutte armée, les drogues dures.

Table rase des promesses de la terre natale.

Nous étions en dix-neuf cent quatre-vingt-un. Et la France m'avait adoptée. Que de rencontres, que d'ouverture d'esprit à mes yeux, que d'espoir dans l'air. Un pays aussi avancé ne pouvait qu'avoir une langue merveilleuse, fruit d'une grande liberté d'esprit.

Après bien sûr votre histoire vous rattrape, mais le coup de foudre a eu lieu. J'avais touché du doigt une réalité où les possibles étaient multiples, inédits, loin de ce qui semblait m'attendre en Italie.

Cette nouvelle langue, que j'étais en train de découvrir, me permettait l'inventivité, la découverte, l'erreur, la surprise, l'inconnu. L'aventure des mots. Je m'en suis donné à cœur joie.

En italien il fallait que je sois intelligente, en français je pouvais être créative. J'étais étrangère, tout était permis. C'était la bonne face du mot « étranger ».

La faute, la règle, la norme sont venues plus tard, lorsqu'il s'est agi de l'écrit.

J'avais toujours écrit en italien. Des lettres, des notes et pensées, des journaux, des nouvelles, même, à neuf ans, un cahier de poésies relié en cuir que j'avais offert à mon père. J'ai toujours été passablement graphomane.

Puisque j'avais décidé de rester en France, il était impensable que je ne m'approprie pas aussi l'écriture. Ça venait tout seul d'ailleurs et j'écrivais des lettres à l'orthographe free style à mes ami.e.s et à mes amours.

Une dizaine d'années après mon arrivée, j'ai décidé de devenir traductrice et là il a fallu fixer quelques règles de français, de « bon français », une fois pour toute. L'intuition et l'oreille ça va un moment.

Une école supérieure d'interprètes et traducteurs et une fac de Sciences du Langage plus tard, je remercie encore et chaque jour le correcteur de l'ordinateur.

Ma grande histoire d'amour avec le français tient aussi à la lecture et à la littérature. À la vitalité de la littérature et de la pensée françaises notamment du XXème siècle. J'avais parfois l'impression qu'on m'ouvrait des brèches dans les murs. De respirer plus loin grâce à certaines autrices et à certains auteurs. Prose, poésie, oral, écrit, propre et figuré, langue noble et langue de la rue, tout fait partie du jeu. Ainsi que la possibilité d'expérimenter la langue, d'éprouver sa syntaxe, de brouiller les pistes, d'introduire des rythmes et des agencements inattendus, pour amener le texte plus proche d'un phrasé jazz comme le suggère Hélène Bessette.

Silvia Marzocchi

Née en Italie, elle a publié *Scènes d'intérieur* (Lanskine, 2019).

Nota bene

Extraits d'échanges de courriels entre Silvia Marzocchi et Jean-Pascal Dubost :

S.M. : Votre invitation, inattendue et qui m'a fait très plaisir, de réfléchir au désir d'écrire dans une langue qui n'est pas la mienne est tombée juste au moment où je retourne, après quarante ans, en Italie. Mon amour pour la France a déçu...

J.-P.D. : *Serait-ce indiscret de vous demander comment votre amour pour la France a-t-il déçu ?
Reprenez-vous votre langue maternelle en Italie ?*

S.M. : Dans ma contribution pour *Poezibao*, j'ai parlé de « la bonne face du mot étranger », il y en a plusieurs, dont celle de la non appartenance. Jeune je m'en fichais complètement, c'était en France que je voulais vivre ma vie et ne pas être d'ici était au contraire un levier. Mais avec les années ce levier s'amenuise.

Ensuite, il y a quelques années, il y a eu la mort de mes parents qui m'a rappelée à/en Italie et à mon histoire.

Je crois que lorsqu'on quitte un pays pour un autre c'est souvent soit à cause des situations bien plus dramatiques que la mienne soit par dépit. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de place ou d'avenir pour vous dans votre pays. Et malgré l'enthousiasme pour le pays d'accueil qui fut le mien, et la renaissance qui s'en est suivie, une nostalgie récurrente et indéfinie vient vous habiter.

Pour sortir un instant du personnel, la France a changé. Elle n'est plus ce merveilleux pays d'accueil. Le monde a profondément changé.

Longtemps étrangère à mon pays, ces dernières années j'ai commencé à m'y sentir bien, à retrouver des lumières, les couleurs des pierres, des parlers, qui m'avaient manqué. Dont je m'étais privée.

Venons-en à la langue et à l'écriture. Je l'ai déjà dit, la langue française m'a permis d'être et de devenir. Lorsque je me réveille le matin, je ne sais pas dans quelle langue j'ai rêvé. Il me faut une première parole pour savoir. C'est dire si le français est en moi.

C'est en traduisant des romans que l'envie d'écrire des formes construites s'est emparée de moi. Et c'est bien des années après, lorsque j'ai traduit Hélène Bessette, que je me suis autorisé la création poétique.

Pour vraiment faire court : mon premier texte poétique, *Scènes d'intérieur*, sort chez Lanskine en 2019. Après tant de tentatives de formes d'écriture, tout en continuant ma vie par ailleurs, finalement quelque chose vient faire écho. Ça existe. J'ai un regard en retour.

Quelques mois après nous sommes confinés. Moi, dans mon appartement parisien.

Mon autre livre qui devait sortir chez Lanskine en mars 2021, *L'incise de la langue sorcière*, est repoussé *sine die*.

Les confinements parisiens m'oppressent. En Italie la nature est si proche. Vingt minutes à pied de mon appartement en plein centre-ville et je me retrouve sur les premières collines des Apennins. Beaux espaces ouverts, saisons très présentes. Et la mer est à portée de main.

Je continue d'écrire. J'écris un autre texte, Ce qui reste, entr'aperçu à peine, sera versé dans la poésie, vers volé à Roberto Juarroz, grand poète et penseur argentin.

Les formes qui me viennent sont différentes pour chaque texte. Et je m'attelle à les expérimenter, à les travailler.

Bref. Des extraits sortent dans *Sarrazine* et dans *Triages* dans le silence des confinements répétitifs. Puis plus rien.

Il faut que je vous dise aussi, que pour moi l'écriture, et qui plus est poétique, si je ne veux pas tricher, n'est pas le fruit d'un propos conceptuel ni qu'elle est facile. Il faut que je cherche au plus profond de moi une justesse, et cela me coûte.

Le temps passe et ma vie aussi. J'ai semé. On verra.

Maintenant j'ai envie d'une douceur de vie au quotidien que m'offre l'Italie et que la France, Paris, ne m'offre plus.

Je suis curieuse de découvrir ce qui se fait, s'écrit, se crée dans mon pays.

Tout en sachant que je serais toujours un peu étrangère partout et qu'une partie de moi-même me manquera toujours que je sois de ce côté ou de l'autre des Alpes.

La bonne nouvelle : ce sont deux pays très proches et, si la situation politique n'empire pas à l'extrême, je pourrai toujours me mouvoir dans cet entre-deux qui est désormais le mien et dont je me nourris.

Excusez-moi, cette réponse est très longue. J'ai essayé de faire le plus concis possible pour dire l'histoire d'une vie. Qui n'est pas finie.